

# DU TERRITOIRE AUX RÉSEAUX : COMMENT ARTICULER LE LOCAL ET LE GLOBAL VERS UN RÉSEAU NOMADE

« Les infra nomades sont et seront les moteurs principaux de l'Histoire, de l'économie, de la politique. »<sup>1</sup>

Anne-Françoise Raedemaeker<sup>2</sup>

« Avec l'exclusion réapparaît le vieux couple de la pauvreté et de la folie » nous dit Patrick Coupechoux dans « un monde de fous »<sup>3</sup>. Au départ d'une discussion entre les membres de l'équipe de Dune, la réflexion qui a donné lieu à ce texte s'est étoffée de lectures qui situent la question du travail social actuel sur fond de démaillage des solidarités. Il aborde la question du territoire, du nomadisme et enfin de la particularité du réseau en articulation avec les deux premières notions.

## Mots-Clés

- Réseau
- Précarité
- Travail de rue
- Nomadisme
- Représentations sociales
- Sans-abri
- Lien social
- Réduction des risques
- Dune

1 Attali, J, « l'homme nomade », Fayard, livre de poche, Paris, 2003, p 33.

2 Coordinatrice de l'asbl Dune, Agrégée en philosophie, Formée en systémique (IEFSH)

3 P. Coupechoux, « Un monde de fous », Seuil, Paris, 2006, voir particulièrement de pp 191 à 222, le chapitre « la rue ».

4 Babel, Chez nous/By ons, CLPS, Espace P, Travailleurs de rue de Saint-Gilles, Collectif Frères de sans, DUNE, Jeugd en stad, 123 Logements (habitants du 123 rue Royale), L'Autre Lieu, Modus Vivendi, Réseau Hépatite C, Source-La Rencontre, Transit/Lairr, Sesud/Projet Rousseau,

Le travail de rue bien qu'il soit du travail psychosocial généraliste a certaines spécificités. Certains outils et méthodologies s'écartent du travail social ambulatoire ou résidentiel :

- Travail **hors les murs et mobile** :
  - Le travailleur est dans l'environnement et le milieu de vie des usagers ;
  - Le travailleur est garant et référent d'un cadre sans qu'il y ait exclusion ;
  - Le travailleur n'est pas le « *rabatteur* » d'une institution en particulier.
- Travail **de fond, relationnel et basé sur le lien** (de confiance), qui n'est pas lié à une prestation de soins ou de service,
  - La relation se crée dans un rythme de vie : plus que l'« outreach work » (traduction : aller vers), il s'agit de faire un travail en contexte ;
  - La relation dépasse le cadre individuel ;
  - Les protagonistes sont à égalité, le travailleur et l'utilisateur co-construisent un cadre de référence.

Nous aborderons la question du territoire, du nomadisme et enfin de la par-

ticularité du réseau en articulation avec les deux premières notions. La notion de réseau inclut d'office la déterritorialisation des pratiques. On retrouve dans les réseaux de santé des praticiens, professionnels de plusieurs disciplines et des institutions qui souhaitent mieux travailler ensemble. Le réseau en santé a pour but d'améliorer la qualité de communication, de concertation et de connaissance entre praticiens afin d'améliorer le sort du malade. Le malade, lui, reste souvent hors du réseau, objet de toutes les attentions et pourtant absent.

Le réseau Nomade est issu du travail de rue. Il s'est constitué en 2007 à partir des rencontres et des pratiques de l'équipe de Dune depuis 1999. Le travail de réduction des risques s'appuyant sur la participation des usagers et la proximité, les associations proches (par la pratique ou l'objet social) et les collectifs d'usagers ont été réunis autour de 4 principes : dignité, accessibilité, continuité, solidarité. Une convention a été signée

en octobre 2007 qui soude solidairement collectifs d'usagers et professionnel<sup>4</sup>.

La question du « mieux travailler ensemble » se décline de façon différente que pour d'autres professionnels. Sans cette réalité, nous aurions sans doute, nous aussi, créé un réseau pour un public « cible », absent, lui aussi, du réseau. La notion de participation n'est cependant pas exclusive à la pratique des travailleurs de rue. Ce que nous tentons de développer ici, c'est un lien nécessaire qui existe, à nos yeux, entre le travail de rue et un réseau à caractère participatif.

En amont, le travail de rue se base sur la construction d'un cadre de référence commun entre les usagers et les travailleurs. En aval, le travail de rue renoue et interroge ce qui fait lien dans les services offerts à ce « public ». Le travail de rue est nomade. Nomade à l'image de ces habitants sans frontières, habitants de passage en terres inhabitées (comme les déserts) ou frontières (comme les terrains vagues aux alentours des villes) ou les deux (la rue pourrait en faire la synthèse).

### Nomadisme et précarité

Le monde a d'abord été nomade. Ce n'est que par la suite qu'il est devenu sédentaire. Pour les nomades en général, *la loi de l'hospitalité* (liée au principe de survie) est fondamentale en même temps que *la loi du groupe* prédomine sur l'individu (lié au principe de mobilité, lui-même lié à la survie). Nous tenterons de voir en quoi le nomadisme de la rue, nomadisme urbain a des effets de résonance avec le nomadisme traditionnel, ou en quoi celui-ci peut nous aider à travailler avec les nomades urbains.

Les nomades sont et ont été tout à la fois espérés et redoutés, accueillis comme source d'échanges, de renouvellement et chassés par la peur de l'étranger et de l'inconnu. Le nomadisme est fait de plaisir et de liberté, autant que de souffrance et de solitude. Au-delà d'une vision romantique et naïve de la question du noma-

disme, le nomadisme mondial est un mode de survie, un espoir d'échapper à la précarité ou à la violence des états. Dans nos pays, dans nos rues, survivent certains qui ont échappé à d'autres naufrages. Les services sociaux, comme des pays convoités, se barricadent de papiers, de procédures et de caméras pour se protéger de ces « nouveaux »<sup>5</sup> nomades : immigrants, expatriés, sans papiers, sans domicile fixe, réfugiés, errants, jeunes délinquants, toxicomanes. Il y a des nomades de luxe (la mondialisation des marchés, les voyages en low cost) et du nomadisme virtuel (Internet). Mais la précarité conduit inmanquablement au nomadisme de chair et d'âme. Ce nomadisme-là n'est pas sans nostalgie d'une vie sédentaire, d'un refuge, d'un asile, d'un repos, tout en craignant un lien qui se déclinerait sur le mode d'une nouvelle exclusion.

La question du territoire : le travail social de rue, c'est « être invité chez l'autre », « Être accueilli par l'habitant de la rue » implique qu'il s'agisse d'un *chez soi*. Qu'est-ce donc que ce *chez soi de la rue* ?

**« Il est sur la route sans avoir quitté la maison ; il est dans la maison sans avoir quitté la route »<sup>6</sup>**

La rue appartient à tout le monde, nous y passons tous, anonymes et sans histoires. En rue, chacun se vaut, et si nous rencontrons nos différences, ce n'est jamais que l'espace d'un instant, ce n'est jamais que dans les différences de l'apparence. La rue n'est pas le lieu de la rencontre, même si nous y avons l'intuition de nos différences.

La rue n'appartient à personne, elle est par principe inhabitée, inhabitable. Elle est un temps passé entre deux espaces - le domicile, le travail, les voisins, un rendez-vous. Habiter la rue est un contresens. C'est aussi habiter hors de la maison, hors de l'intime, hors de chez soi. Au milieu de la foule anonyme et bigarrée, ces « passants à l'arrêt », voici ce qui marque la différence.

### DUNE asbl

Pour Dépannage Urgence de Nuit et Echanges est un service actif en matière de toxicomanies, financé par la COCOF.

*Dune asbl* s'adresse à toutes les personnes rencontrant des difficultés liées à la consommation de drogues, ainsi qu'à toutes celles à qui la vie précaire occasionne des risques sociaux, sanitaires ou juridiques.

Coordination :

47 rue des Foulons  
1000 Bruxelles  
02/503.29.71  
coordination@dune-asbl.be

Accueil des usagers /  
échange de seringues  
du lu au sa 19-23

Travail de rue  
du lu au ve 19-22h30  
42 ch. de Forest  
1060 Bruxelles  
Gsm : 0494 16 40 51  
02/538.70.74  
clipdune@skynet.be  
<http://www.dune-asbl.be/>

5 Nouveau entre guillemets. Il a déjà été question dans l'histoire de nos sociétés, de se protéger des vagabonds, des errants, mendiants et autres fripons, qui n'était pas sans donner une valence (im)morale à la pauvreté et au nomadisme.

6 Koan japonais.

Même si le terme « habitant de la rue » part d'une bonne intention, celui de respecter des logiques et les rythmes de vie comme principe éthique du travail social, il y aurait néanmoins quelque chose d'insidieux à faire état d'une situation qui, si elle n'est pas provisoire, devrait l'être, et in fine ne devrait pas exister. La vie en rue tient à des parcours de vie, ceux-ci ont été « traumatisants au point de ne plus pouvoir avoir de relations sécurisantes à autrui, au point de cautionner un verdict négatif que d'autres ont émis à notre sujet ». <sup>7</sup>

La rue comme lieu de vie est un temps d'offenses et de violence : ce sont des poly-traumatisés qui sont à portée de regard et de main. Un « habitant de la rue », c'est un lieu marqué par des sacs, une couverture, quelqu'un, quelques-uns, assis à terre, un autre en prieur, celle-là avec son enfant, des chiens, une sébile, un texte gribouillé. Ce lieu affirmé comme intime est marqué par le provisoire, la précarité : on pourrait paraphraser Lacan en disant que l'habitant de la rue « ne s'autorise que de lui-même ». <sup>8</sup> Rien ne l'y autorise, rien ne lui interdit d'y être, d'autant qu'il n'interdit pas aux autres d'être « chez lui ». Tout est dans l'effet de surprise. Tout peut changer rapidement. Pour les travailleurs de rue, il faut comprendre la nécessité logique d'abandon de territoire, la cohérence dans l'inattendu nomade. Les nomades habitent des lieux inhabités (désert, plaines) abandonnés (terrains vagues, maisons vides) et changeant (selon les saisons ou les ordres de police), en dehors de la vie des sédentaires. Ils se déplacent en fonction des contraintes liées à la survie.

Un territoire n'est pas une propriété, mais un « domaine que l'on tente de s'approprier » (Larousse). Un territoire peut donc aussi être convoité : parce qu'il rapporte financièrement, parce que c'est un bon endroit pour dormir, à l'abri de la pluie, etc. S'en écarter peut conduire à le perdre.

« Nomade ? La rue est sédentaire aussi, chacun sa planque, ses habitudes et son quartier, pour ne pas perdre la tête et s'accrocher : ce coin derrière la plaque d'égoût, c'est chez moi, je l'ai gagné, je le défends. Le respect des limites et des frontières, respecter les règles de la rue, comme en prison. » <sup>9</sup>

« La précarité, qui se différencie de la pauvreté (FURTOS) se traduit comme « la perte de l'objet social », la perte des sécurités de base. Ceci peut conduire à l'accentuation d'une déstructuration psychique déjà présente au départ, soit un processus d'auto-exclusion psychique en plus d'une auto-exclusion sociale. Ces symptômes se manifestent bien souvent par un comportement chaotique, des problèmes de santé graves, problèmes qui ne sont, comme dans tout contexte de désaffiliation, pas traités par l'usager. La consommation de produits psychotropes n'est pas rare dans ces circonstances. » <sup>10</sup> *Ordre dans le chaos, les logiques du délire, les consommations massives et les risques seraient comme un dernier rempart devant la mort psychique, une ultime tentative de reconnaissance par la sensation d'exister. L'apparent chaos destructeur fait alors partie de la solution autant que du problème.* <sup>11</sup>

Les nomades n'ont pas les règles des sédentaires. Ils ont souvent moins de droits, ou ne savent pas les défendre. Souvent les règles existantes sont internes à la culture du groupe d'appartenance.

**« Celui qui est reçu devra accepter les règles de celui qui reçoit ».**

En parlant d'être invité par les habitants de la rue, on se réfère au fait d'être en rue « comme chez soi ». Dans la mesure où la relation à l'espace est déterminante, le travail de rue développe une attention « proxémique » et contextuelle. <sup>12</sup>

Mais ce territoire est aussi l'espace commun, la cité où le travailleur nomade apporte dans ses bagages un cadre de référence et de lien social. Faire partie

7 Pierre Ansay « Les politiques de la reconnaissance », in *Politique*, octobre 2007, n°51, p 65.

8 Ceci est évidemment faux et pure provocation. Les trajectoires de vie montrent bien à quels points leur place de sujet a été ignorée par tant d'autres, au point de se retrouver à la rue. J. Lacan : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même ».

9 Florian Ruymen, collectif « Frères de Sans ».

10 <http://www.relaisocialmonsborinage.be>

11 Florian Ruymen, op.cit

12 Le terme de proxémie a principalement été développé par Edward T HALL. Il s'agit d'une approche etho et ethno-méthodologique des situations de communication. « la dimension cachée, Seuil, Point-essais, Paris, 1978. Voir aussi « le langage silencieux », même éditeur.

du réseau, c'est « une Reconnaissance mutuelle : chacun est là pour une raison qui lui est propre, le respect est central et est en relation avec la force de chacun. Être des nôtres, appartenir à la même famille, connaître la chanson, avoir souffert, savoir se battre, connaître la mort, consommer. »<sup>13</sup>

### Réseau d'appartenance

L'article de Pierre Ansay, dans la revue « Politique », se réfère au travail d'Axel Honneth<sup>14</sup> sur la question de la reconnaissance et du mépris. Y sont pointés trois formes de mépris qui selon nous, se retrouvent dans la vie en rue :

- 1 Violences au corps, à l'intégrité physique : rien n'est acquis, un bon endroit se conserve aussi à la force des poings, à défaut de compromis. L'intégrité physique des femmes est d'autant plus fragile. Cette violence inattendue et toujours prévisible est évidemment la cause d'une désintégration psychique, d'un manque de confiance en soi et en sa capacité de faire lien.
- 2 Privation de droits élémentaires sur le long terme : accès à l'aide sociale, accès à l'expression et à l'exercice citoyen. On ne saurait que trop souligner l'importance d'actions comme les « espaces de paroles » ou le collectif « morts de la rue » qui permettent à des citoyens, travailleurs et usagers de partager ensemble projets et regards critiques sur le dispositif.
- 3 Dénigrement de groupes minoritaires et déviants : les sans-abri sont considérés comme une catégorie à part, catégorie que l'ordre social doit gérer.

La vie nomade de rue implique pour survivre d'avoir un bon réseau et d'être mobile : un squat ferme, un autre s'ouvre. Qui le sait mieux qu'un habitant de la rue ? Ce réseau n'est pas uniquement constitué de professionnels mais surtout de pairs. Le travailleur de rue est un maillon du réseau de rue et c'est ce qui le différencie probablement des autres travailleurs so-



ciaux. Le travailleur nomade est une ressource parce qu'il partage un quotidien et ritualise ses rencontres sur ces « terra incognita » que sont nos espaces urbains.

Ce réseau fait d'entraide et de débrouille démontre à quel point les personnes vivant en rue sont capables d'organisation et de lien malgré les insupportables conditions de vie qui sont les leurs. La vie de réseau fait office de famille, même instable, certes toujours à recomposer, mais elle constitue un rempart fort contre tous les modes de violence infligés par des parcours douloureux. Dans des contextes de vie précaires, le réseau fait office d'appartenance contre la solitude, et manifeste également la difficulté à créer un lien affectif de proximité. Quand les traumatismes restent le lot du quotidien, plus qu'une réassurance, les liens affectifs peuvent constituer une source de souffrance dont il faut se protéger. Le réseau est à ce titre moins envahissant qu'une famille, la mobilité y est de règle, la surprise est programmée.

La rue est un réseau d'appartenance dont les liens se rejouent au gré des circonstances et en fonction de l'adversité. Sorte de famille à distance, dont les moments forts peuvent être le partage d'un logement, la lutte pour son identité, l'appel au secours pour un camarade mal-en-point, il y sera toujours implicitement question de séparation, d'absence, de disparition, de réapparition au gré des opportunités, des voyages, des rencontres.

13 Florian Ruymen, op.cit.

14 Honneth, A, « La société du mépris », La Découverte, Paris, 2006.

Le réseau s'agrandit alors au-delà des frontières, on raconte ce qui se passe à Barcelone ou à Paris.... La pauvreté, comme la société marchande, casse les frontières. Celui qui a un bon réseau est une ressource pour faire face à l'aggravation des inégalités, et un bon réseau permet d'ouvrir des portes, dans les squats et dans les administrations. Un nomade arrive rarement les mains vides. Il y a toujours la question de l'échange. « *Acheter drogue ensemble, faire des échanges, celui qui paye est le boss, c'est lui qui a le premier choix, cela fait partie de la règle.* »<sup>15</sup>

Les exclus s'organisent et nous donnent la marche à suivre. Il n'est donc pas question, pour nous, de produire une nouvelle désaffiliation, et de briser le lien des réseaux d'appartenance.

Les collectifs :

Au fil des ans, des synergies se sont créées entre des usagers et des professionnels sur le mode participatif. La place des professionnels est alors d'aider et de soutenir des actions et des projets avec des usagers.

Le collectif a au moins deux fonctions : être un espace d'affiliation mixte : les réseaux d'appartenance sont intégrés aux réseaux professionnels, il n'y a pas d'exclusivité;

Les actions constituent des espaces où la réciprocité est possible et synchrone, ce qui constitue la base d'une relation où le retour est valorisant (don et contre don).

L'espace de parole sans-abri : cette plate-forme met en présence des usagers, des professionnels afin de construire une parole publique et politique.

Le collectif 123 logements : issu de la rencontre entre le mouvement pour le

droit à l'habitat (Ministère de la crise du logement) et des habitants sans logements, l'occupation d'un bâtiment a conduit les habitants à créer un projet de cohabitation original, basé sur la réflexion et le travail collectifs. Ce collectif maintenant constitué en asbl mixte (associations et habitants) structure, au jour le jour, une nouvelle manière d'habiter ensemble dans la solidarité.

Le collectif « morts de la rue » : issu du travail d'ATD Quart-monde, ce collectif restaure le droit au deuil et à un enterrement décent pour les personnes décédées en rue. Des habitants de la rue y parlent de leurs souvenirs, font un travail de deuil et de mémoire.

Fraternité nomade :

Un réseau nomade n'est pas pyramidal ni vertical. Il poursuit une utopie réaliste, celle de restaurer la confiance dans l'inventivité et les ressources humaines de chacun.

Il se base sur le fait que chacun a une expérience qui peut être également utile aux autres.

Il permet de rendre service aux autres en prenant soin de soi. Ainsi nous nous trouvons au cœur même de la notion de santé : celle où l'on se porte d'autant mieux que l'autre est en bonne santé.

Dans la mesure où chacun peut participer à l'élaboration du bien commun, le réseau répond au déficit de citoyenneté mentionné plus haut, et vise à construire la reconnaissance de l'expérience issue des marges. Ce réseau entend donner la priorité à l'accueil et à la rencontre, où chacun se sent chez soi et invité chez l'autre.

Le réseau est pour tous et par chacun un lieu de repos, d'hospitalité : « vivre à la fois en sédentaire pour se construire et en nomade pour s'inventer ». <sup>16</sup> ■

<sup>15</sup> Florian Ruymen.

<sup>16</sup> Attali, J, op cit., p 15.